

LE PRAGMATISME DANS
LA PHILOSOPHIE ITALIENNE
par Piergiorgio Bianchi

Le pragmatisme de Papini à Vailati et Calderoni

Pendant longtemps les interprètes italiens ont inséré le pragmatisme dans un cadre de référence déjà fixé, en sous-évaluant les aspects de nouveauté qui sont présents dans cette pensée. On commence seulement aujourd'hui à considérer le pragmatisme de manière plus attentive, dégagée du poids des schémas idéologiques. Dans le pragmatisme, on voit une pensée qui, en cherchant une sortie au-delà de l'opposition classique entre l'idéalisme et le réalisme, nous propose une pratique philosophique à même de réussir à se mesurer avec les problèmes contemporains de façon non rhétorique. Le pragmatisme italien, surtout dans les pensées de Vailati et de Calderoni, a été longtemps considéré comme un moment marginal et fugace de la philosophie italienne. En outre, les études historiographiques d'ensemble sont encore peu nombreuses¹.

Le pragmatisme a été reçu en Italie dans le climat idéologique de la première décennie du XXe siècle, sensible à l'influence du vitalisme de Nietzsche, Bergson et Sorel. De 1903 à 1907 la revue florentine Leonardo a publié des contributions de James, Peirce et Schiller. À partir de Leonardo, Giovanni Papini et Giuseppe Prezzolini sont devenus des propagateurs d'un pragmatisme magique et thaumaturgique. Ils exaltent surtout la jamesienne « volonté de croire », la primauté de l'expérience consciente et la capacité subjective de transformer le monde. À ce propos, Eugenio Garin a écrit : « Le sens de la plasticité de l'expérience consciente, que James souligna si bien, la réduction de la réalité à ce monde fluide, une centralité de la volonté humaine dans celui-ci, une puissance opérationnelle et la rupture des systèmes rationnels, vus non pas comme des fondements inéluctables, mais comme des instruments constamment affinés pour des constructions, ou mieux pour des inventions presque infinies, le sens du miracle sans façon et toutes les barrières abattues, et enfin, le thaumaturge présent en tous les hommes, voilà le fond du premier pragmatisme italien. »²

Ainsi, l'intérêt pour le pragmatisme devient l'adhésion irrationnelle à une nouveauté culturelle, la protestation iconoclaste vis-à-vis de la philosophie universitaire. Papini et Prezzolini³ rejettent le culte positiviste des faits et la croyance à une réalité ontologique à l'extérieur pour revendiquer un empirisme radical s'inspirant de James, en opposition aux vérités métaphysiques. « Le Pragmatisme, plutôt qu'une philosophie - écrit Papini -, est une méthode pour se passer de la philosophie. D'une part, avec la lutte contre les problèmes dénués de sens, la métaphysique, le monisme, etc.,

il réduit le champ d'action de ce qui s'appelle, en parlant de manière historique, philosophie, et de l'autre, en poussant les hommes à faire plus qu'à dire, à transformer plus qu'à contempler, à forcer les choses à être vraiment d'une certaine façon, au lieu d'affirmer qu'elles sont déjà ainsi, il élargit le champ d'action au détriment de la spéculation pure. »⁴ On peut dire que le pragmatisme constitue un moment important du parcours polyédrique de Papini et Prezzolini, mais les provocations culturelles, bien qu'elles aient remué un peu les eaux dormantes de la philosophie italienne, ont contribué à présenter le pragmatisme de manière déformée : l'expression d'un vitalisme qui veut dépasser la philosophie même, où la réduction des questions métaphysiques est seulement la prémisse à l'efficacité de l'acte subjectif.

« Cher Papini - écrira Giovanni Vailati -, j'ai lu les 64 pages et je viens de finir de lire l'article de James vraiment beau, on dirait que c'est toi qui l'as écrit, alors que, au contraire, le tien sur le pragmatisme semble écrit par lui ; de toute façon, en passant de l'un à l'autre, on sent un effet curieux de non différence de style. »⁵ Au-delà de l'admiration que le philosophe adresse à Papini, la lettre montre clairement une « différence de style » entre deux manières de comprendre le pragmatisme : la première - celle de Papini et Prezzolini - se réfère surtout à James en s'appuyant sur une interprétation vitaliste de la « volonté de croire » ; l'autre - qui est de Vailati et Calderoni - est plutôt du côté de Peirce, en essayant de dégager le pragmatisme de la flambée activiste et vitaliste caractérisant la culture italienne de la première décennie du XXe siècle.

La culture italienne a rencontré aussi le pragmatisme sous un autre jour, mais dans une rencontre qui, cette fois, n'a presque pas eu de continuation dans la philosophie. Chez Giovanni Vailati et Mario Calderoni, le pragmatisme devient étude féconde et consciente de la logique et de la méthode. Les deux philosophes approuvent une révision critique du positivisme qui tient compte de l'instance pratique et expérimentale pour affirmer une rationalité faisant obstacle aux prétentions de la métaphysique. Très loin du pragmatisme de Papini et Prezzolini, Vailati et Calderoni restent donc fidèles à la position méthodologique de Peirce qui a fait du pragmatisme tout d'abord une instance logique, sans concession à la volonté et sans ouvertures à un modèle biologique.

Dans la culture italienne du début du XXe siècle, il y a un conflit entre ceux qui poursuivent une philosophie spéculative et ceux qui s'occupent par contre de logique, de philosophie ou d'histoire de la science. Vailati, qui a été en contact avec Giuseppe Peano, Ernst Mach et Charles S. Peirce, stigmatise la disposition de la philosophie universitaire italienne à ignorer les questions scientifiques, l'habitude à généraliser qui nie l'analyse du concret. Il insiste sur la nécessité d'un travail commun entre la science et la

philosophie qui place au centre la positivité du réel. Sa conception de la philosophie comme une activité classificatrice bouleverse même le rapport science-philosophie, parce qu'elle destitue la philosophie d'une position de supériorité. En effet, la philosophie ne fournit pas de nouvelles informations, mais réorganise les informations que nous possédons déjà. Vailati récupère ainsi la dimension historique des sciences, insistant pour considérer l'incidence des « opinions » dans la construction des théories scientifiques.

Contre les vérités absolues du positivisme, le pragmatisme montre, selon Vailati, le caractère instrumental du savoir. Le rappel à l'application concrète de la théorie et l'invitation méthodologique de Peirce à simplifier les procédés de la connaissance restent deux aspects fondamentaux et durables, où la leçon du pragmatisme concorde avec l'instance de la logique mathématique. « La règle méthodique énoncée par Peirce – écrira le philosophe à ce propos –, loin d'être orientée à rendre plus "arbitraire", plus "subjective", plus dépendante du plaisir et du sentiment individuel, la distinction entre des opinions vraies et des opinions fausses, a par contre un but parfaitement opposé. Elle n'est, en substance, qu'une invitation à traduire nos affirmations d'une manière dans laquelle, précisément, ces critères de vérité et fausseté, qui sont plus "objectifs", c'est-à-dire moins dépendants de toute impression ou préférence individuelle, puissent venir plus directement et facilement à être appliqués à elles. »⁶ Vailati réagit à l'opinion courante qui réduit le pragmatisme à une sorte d'utilitarisme empiriste, indifférent à la question de la vérité et des valeurs. Il ajoutera : « Le seul sens dans lequel le pragmatisme puisse être considéré avoir un caractère utilitaire, tient à ce qu'il mène à écarter un certain nombre de questions inutiles : inutiles, mais sans autre raison qu'elles ne sont que des questions apparentes ou plus précisément, elles ne sont pas tout à fait des questions. »⁷

Vailati insiste sur un projet de reconstruction méthodologique de la philosophie. Il s'agit d'une opération qui passe par une réduction logique des questions à l'essentiel. Mais Vailati aurait attendu en vain de Leonardo une orientation vers les études de logique. Dans la correspondance entre lui et Papini une divergence sur la question du rapport entre la vérité et l'utilité apparaîtra tout de suite. En d'autres mots, Papini montre de l'indifférence pour le contenu de vérité des énoncés, en affirmant qu'une proposition qui serait vraie pour une science, peut être fausse pour une autre. Au contraire, Vailati affirme qu'il est possible de déduire seulement le rapport d'une proposition de certaines prémisses et non pas également la valeur de vérité d'une conclusion. La vérité de nos affirmations n'est pas un fait arbitraire, mais elle est plutôt à rechercher dans l'accord avec les données présentes et futures de la conscience. « Même si les "nécessités vitales

créaient la croyance" - écrit Vailati à Papini -, on ne dégage pas de ceci que les nécessités vitales créèrent la "vérité". Même si toutes les opinions des hommes étaient fausses, il ne cesserait pas aussi d'être vrai que quelques unes des autres opinions que les hommes n'ont pas, seraient vraies (d'autres êtres qui les auraient existent ou n'existent pas). »⁸ Selon Vailati, seules nos opinions peuvent être considérées vraies ou fausses sur la base des finalités que nous proposons. La vérité d'une proposition subsiste, quoiqu'il n'y ait personne qui y croie. « Si je n'avais pas peur de m'engager trop dans les mondes de la métaphysique et de trop te scandaliser - écrit-il -, je voudrais dire que les vérités n'existent pas seulement (dans le sens indiqué ci-dessus) indépendamment des opinions des hommes (ou de qui que ce soit) et que même, elles sont les seules qui existent de cette façon. »⁹

En reprenant l'enseignement de Peirce et de Vailati, Mario Calderoni propose une nouvelle approche de la tradition empiriste qui élargit les limites de l'expérience. Il étudie donc de manière la plus articulée la structure de l'expérience pour montrer l'initiative du sujet. Selon lui, la connaissance présente un caractère de « provocation » de l'expérience. Cependant, l'expérience ne constitue pas de manière ontologique l'événement. Il ne s'agit pas, selon lui, de retourner à une sorte de réalisme métaphysique, c'est-à-dire à une doctrine philosophique qui hypostasie la réalité à l'extérieur vis-à-vis de la perception. Le pragmatisme est plutôt un discours sur la méthode où l'induction exige le soutien de la sélection par l'esprit et se noue à la méthode déductive.

Selon Calderoni, la construction des énoncés métaphysiques constitue le « mal obscur » de notre intelligence qui va de cette façon vers l'absurde d'une connaissance sans limites. « La tendance - écrit-il - à rechercher infatigablement les causes des causes, l'essence des essences à tout analyser et à ne rien considérer avec une mystérieuse vénération, est bien particulière à l'esprit moderne. Le savant d'aujourd'hui sait qu'aucune explication ne peut être regardée comme définitive, que chaque explication a besoin à son tour d'être expliquée. Loin de penser que certaines réalités sont à jamais soustraites à ses investigations, il croit que sa vision de la réalité peut s'étendre et s'approfondir jusqu'à l'infini. Non pas de s'être imposé une limite, mais d'avoir acquis une idée plus nette des moyens plus propres à reculer toujours cette limite même, voilà le caractère de la science moderne. »¹⁰ Calderoni montre l'existence d'une continuité entre l'élaboration philosophique et le sens commun, mais le sens commun est une sorte de garantie qui défend la connaissance de tout caractère arbitraire et subjectif. « Nos croyances - écrit-il - sont le substratum, le fondement de toute notre règle pratique. [...] Mais précisément, parce que nos croyances sont le fondement de toute règle d'action, il ne nous est pas

permis de changer nos croyances de quelque manière par un coup de tête. »¹¹

En remarquant une différence constitutive avec James, Calderoni se place du côté du pragmatisme méthodologique de Peirce. Dans un essai de 1912, *La reazione idealistica contro la scienza*¹², Antonio Aliotta, sensible à la leçon de James, réduira par contre le pragmatisme à une sorte d'utilitarisme hésitant entre une dimension biologique et une dimension logique de l'existence et de la connaissance : une philosophie naissant de la fusion de l'idéalisme et de l'empirisme.

Les réflexions de Vailati et Calderoni seront destinées bientôt à succomber à l'orientation néo-idéaliste dominante dans la philosophie italienne, défiante vis-à-vis de l'épistémologie et des sciences. Le néo-idéalisme a ignoré la logique de Peirce et en même temps a fait rentrer la psychologie de James dans le cadre d'une recherche naturaliste qui n'aurait pas remplacé la philosophie de l'Esprit. Avec cette stratégie d'encerclement, il a pu neutraliser la nouveauté du pragmatisme en l'absorbant dans son système spéculatif. Benedetto Croce¹³ reconnaîtra la proximité de la philosophie américaine des vérités spéculatives de l'idéalisme ; mais le pragmatisme aurait cru arriver aux vérités de l'idéalisme grâce à l'empirisme. Ainsi, dans *Il pragmatismo nella filosofia contemporanea*, Ugo Spiriti¹⁴ pourra faire un bilan du pragmatisme en reconnaissant dans cette orientation philosophique une limite subjectiviste qui n'aurait pas rendu possible la fondation d'une vraie gnoséologie. Dans un écrit de 1931, Guido De Ruggiero opérera une mystification vis-à-vis de Dewey, en soulignant une « tension idéaliste » chez le philosophe américain. Dewey ferait de la pensée un principe actif et jamais un simple reflet de la réalité à l'extérieur, mais supprimerait la différence entre le monde de l'Esprit et le monde de la nature : une différence fondant la philosophie idéaliste même. « Le monde de la nature - écrit à ce propos De Ruggiero - est un monde à assujettir, le monde de l'esprit est un monde à libérer, et il peut se réaliser soi-même seulement au moyen de la libération d'activités, de formes, de structures. Dewey a acquis une conscience toujours plus claire de cette exigence idéaliste de libération ; mais il n'a pas encore accompli, en conformité avec elle, une révision de ses originaires prémisses méthodologiques. »¹⁵...

1 / A. Santucci, *Il pragmatismo in Italia*, Bologne, Il Mulino, 1963 ; M. Dal Pra, *Studi sul pragmatismo italiano*, Naples, Bibliopolis, 1984.

2 / E. Garin, *Cronache di filosofia italiana*. En appendice : « Quindici anni dopo 1945-1960 », vol. I, Rome-Bari, Laterza, 1997, p. 29.

3 / G. Prezzolini (Giuliano il Sofista), « Il mio prammatismo », Leonardo, III, aprile 1905. Prezzolini se réfère à l'essai de William James, *I principi della psicologia*, trad. par G.C. Ferrari, Milan, Società Editrice Libreria, 1905. Voir à propos *La cultura italiana del '900 attraverso le riviste*, vol. I. « Leonardo », « Il Regno », « Hermes », sous la dir. de D. Frigessi, Turin, Einaudi, 1960.

- 4 / G. Papini, *Sul Pragmatismo (Saggi e ricerche) 1903-1911*, Milan, Libreria Editrice Milanese, 1913 ; *Opere. Dal « Leonardo » al Futurismo*, sous la dir. de L. Baldacci et de G. Nicoletti, intr. de L. Baldacci, Milan, Mondadori, 1977, p. 59.
- 5 / G. Vailati, *Epistolario. 1891-1909*, à la cure de G. Lanaro, intr. de M. Dal Pra, avec un « Ricordo di G. Vailati » par G. Einaudi, Turin, Einaudi, 1971, p. 446 (lettre à Giovanni Papini : Rome, 14 février 1907). Sur Vailati, cf. *Rivista critica di storia della filosofia*, XVII, 1963 (dédié à Giovanni Vailati) ; et aussi M. Quaranta, *La filosofia italiana fino alla seconda guerra mondiale* ; L. Geymonat, *Storia del pensiero filosofico e scientifico*, vol. VII, « Il Novecento », tome 1, Milan, Garzanti, 1972.
- 6 / G. Vailati, *Scritti*, sous la dir. de M. Calderoni - U. Ricci - G. Vacca, Florence-Leipzig, Barth-Seeber, 1911, p. 921.
- 7 / Ibid. Cf. *Il metodo della filosofia*, anthologie à la cure de F. Rossi-Landi, Bari, Laterza, 1957 ; et aussi *Scritti filosofici*, sous la dir. de G. Lanaro, Naples, Guida, 1972.
- 8 / G. Vailati, *Epistolario*, op. cit., p. 356 (lettre à Giovanni Papini : Como, 30 mai [1903]).
- 9 / Ibidem, p. 362 (lettre à Giovanni Papini : Crema, 22 juillet 1903).
- 10 / M. Calderoni, *Scritti*, sous la dir. de O. Campa, préface de G. Papini, Florence, Società Editrice "La Voce", 1924, vol. I, p. 31.
- 11 / Ibidem, p. 218. Voir aussi M. Calderoni et G. Vailati, *Il pragmatismo*, sous la dir. de G. Papini, Lanciano, Carabba, s.d. [1915]. Sur la pensée de Calderoni, cf. A. Santucci, « Mario Calderoni e il pragmatismo », *Il Mulino*, n° 10, 1957 ; M. Toraldo di Francia, *La filosofia di Mario Calderoni*, Milan, Franco Angeli, 1983.
- 12 / A. Aliotta, *La reazione idealistica contro la scienza*, Palerme, Sandron, 1912 ; nlle éd. sous la dir. de C. Carbonara, Naples, Libreria Scientifica Editrice, 1970. Cf. aussi, *Pragmatismo*, G. Marchesini (dir.), *Dizionario delle scienze pedagogiche*, Milan, Società Editrice Libreria, 1929.
- 13 / B. Croce, *Indagini su Hegel e schiarimenti filosofici*, Bari, Laterza, 1952, p. 283. Cf. aussi, « Intorno all'estetica e alla teoria del conoscere del Dewey », *Quaderni della critica*, XVI, 1950.
- 14 / U. Spirito, *Il pragmatismo nella filosofia contemporanea*, Florence, Vallecchi, 1921.
- 15 / G. De Ruggiero, « Note sulla più recente filosofia europea e americana : John Dewey », *La Critica*, XXIX, settembre 1931, p. 357 ; « Introduzione » à J. Dewey, *Ricostruzione filosofica*, Bari, Laterza, 1931 ; *Filosofi del Novecento*, Bari, Laterza, 1934. G. della Volpe, « John Dewey », *Enciclopedia italiana*, vol. XII, Rome, Treccani, 1931.